

BERGSON À CLERMONT

Lors de sa dernière année d'enseignement au Lycée Blaise Pascal, à Clermont-Ferrand (1887-1888), Henri Bergson eut comme élève, en classe de Philosophie, Émile Cotton, lequel devint, comme son frère Aimé, lui aussi élève de Bergson (en 1885-86), l'un de nos grands savants. Émile Cotton (1872-1950) avait soigneusement conservé le cours qu'il avait pris sous la quasi-dictée de Bergson. Ce cours m'a été remis, en 1988, par sa fille Madame Henriette Dieudonné-Cotton, à fin de publication. Il compte 1 471 pages, en deux volumes. J'en ai dactylographié la partie Psychologie et la partie Métaphysique, et j'ai ajouté de très nombreuses notes. La publication n'ayant pas été possible par suite de l'opposition de l'un des exécuteurs testamentaires de Bergson, ce qui est publié ici n'est que l'introduction que j'avais rédigée, en 1989, pour la présentation de ces deux parties.

Aucun doute n'est possible quant à la haute fiabilité de la rédaction du cours de Bergson due à Émile Cotton. D'abord, le professeur contrôlait les cahiers de cours, comme en témoignent les « bien » dans les marges. Ensuite, Émile Cotton, reçu premier au concours d'entrée à l'École normale supérieure (section Sciences), professeur à la faculté des Sciences de Grenoble, et finalement membre de l'Académie des Sciences, était le type même de l'élève parfaitement consciencieux.

« Clermont, où j'ai passé de si belles années » ; « j'ai toujours regretté de n'être pas resté à Clermont toute ma vie – sauf pour une chose : c'est que, restant à Clermont, je n'aurais pas rencontré ma femme » ; « Angers, Clermont : les sept années fécondes de ma vie » ; « c'est à Clermont que j'ai fait mes découvertes les plus essentielles » – Chevalier, qui rapporte ces propos de Bergson, ajoute : Clermont : « son visage s'éclaire en parlant de cette ville et de ses années de jeunesse »¹. Car Bergson fut heureux à Clermont ; et ses souvenirs d'alors lui tiennent tant à cœur que, près de cinquante ans plus tard, M^{me} Bergson doit lui promettre de « chercher quelque chose en Auvergne pour ses vacances »². Les journées du jeune professeur de philosophie étaient bien remplies. Toujours levé avant six heures, il se préparait souvent au travail intellectuel par une promenade à cheval dans « l'air vif et stimulant de la montagne »³. Car il aimait fort l'équitation – et aussi l'escrime, où il était « subtil ». Ce sont, dit-il, des arts de grâce et d'élégance (et il définit la grâce par l'économie de mouvement⁴), mais où « la grâce et l'élégance ne sont que la manifestation extérieure de l'équilibre, de la solidité »⁵. Après l'exercice matinal et le travail personnel venaient les cours du matin, au lycée. Ses cours, à Paris, Bergson dut les préparer longuement, car Paris (le lycée

1. *Entretiens avec Bergson*, Plon, 1959, p. 79, 178, 19, 246. Cet ouvrage est la transcription de notes anciennes, plus tard mises au net. L'auteur avait noté sur-le-champ les paroles de son interlocuteur toutes les fois que cela lui avait été possible. On peut regretter la présence peu discrète de ce nouvel Eckermann, la complaisance avec laquelle il parle de lui-même, de ses problèmes de carrière, etc. Son témoignage n'en est pas moins fiable pour l'essentiel : il ne fait pas dire à Bergson ce qu'il n'a pas dit. Rappelons, en particulier, que les déclarations du philosophe concernant son orientation religieuse ont été, notamment, corroborées par les termes du Testament de 1937, où Bergson déclare son « adhésion morale au catholicisme ».

2. *Ibid.*, p. 203.

3. « À Clermont, j'aimais l'air vif et stimulant de la montagne », *ibid.*, p. 98. Cf. p. 232 : « je montais souvent de bonne heure lorsque je me trouvais à Clermont ».

4. Cours, manuscrit Cotton, p. 373.

5. *Ibid.*, p. 1391.

Henri IV, Normale...) « ne vous pardonne rien »⁶. Il en allait autrement à Clermont : « Je ne préparais pas longuement mes cours. Simplement dix minutes avant la classe »⁷. Tout en se promenant de long en large⁸, il parlait lentement, sans notes, d'une voix grave, posée, claire, coulante, sans hésitations ni accroc, et les élèves pouvaient « tout prendre ». Au reste, qu'il fit son cours le chapeau sur la tête (il détestait les courants d'air) ne pouvait qu'ajouter à son prestige, dans la mesure où cela « scandalisait le proviseur »⁹. Dans sa classe, Bergson ne s'engageait pas : lui-même et ses recherches personnelles restaient en retrait. La réserve était d'ailleurs dans sa nature, et l'extrême respect de soi-même et d'autrui faisait qu'il ne s'abandonnait jamais. Lorsque, après sa classe, il déjeunait avec ses amis mathématiciens, Constantin, professeur de « Spéciales », Boncenne qui avait les « Cyrards », il écoutait plus qu'il ne se livrait. Boncenne analysait pour lui les mœurs et les événements politiques (durant l'année 1887-1888, qui nous intéresse, il fut beaucoup question du général Boulanger), tandis qu'avec Constantin, il s'entretenait, à propos du *Traité du calcul différentiel et intégral* de Serret, qu'il avait lu, ou d'autres lectures, de la nature et du fondement des mathématiques¹⁰. Pourtant, si réservé et réticent à se livrer que fût Bergson, il se trahissait néanmoins nécessairement par le fait qu'il avait le souci de ne rien avancer qui ne lui semblât exact. On l'entendit dire un jour, alors qu'il était question des théories à la mode : « Pour moi, une seule chose compte, une seule chose m'intéresse : la vérité. Je ne veux connaître qu'elle »¹¹. Vers la fin de sa vie, il disait encore qu'il ne s'était « jamais soucie que de la vérité »¹². On peut l'en croire.

Je distinguerais volontiers le *grand* philosophe et le *vrai* philosophe. Un *grand* philosophe n'est pas nécessairement *vrai* ; un *vrai* philosophe n'est pas nécessairement *grand*. Quel philosophe est « grand » ? Cela est laissé au jugement de l'avenir. Quel philosophe est « vrai » ? Cela, chacun, en bonne conscience philosophique, peut en juger. Bergson est-il un « grand » philosophe ? Oui, sans doute, s'il apparaît bien maintenant, cinquante ans après sa mort, qu'il y a eu, comme le dit Henri Gouhier, « un *avant* et un *après* Bergson »¹³. S'il est vrai que, suivant le mot d'Alexander que rapporte Jean Wahl¹⁴, il a été « le premier philosophe qui, depuis Héraclite, ait pris le temps au sérieux », cela suffit, certes, à le ranger au nombre des plus grands. Avant lui, on ne prend guère le temps au sérieux ; après lui, on ne prend guère au sérieux que le temps. Mais, contestât-on ce premier point, il resterait le second. Bergson fut un vrai philosophe tout simplement parce que, soucieux exclusivement de la vérité, il ne philosofa jamais pour justifier ce qu'il croyait, mais seulement pour découvrir ce qu'il devait croire. Il n'a pas voulu que la vérité fût telle ou telle, mais il a philosophé sans arrière-pensée, notamment sans arrière-pensée religieuse¹⁵. L'agnostique du début ne se doutait pas qu'il en viendrait à faire droit à l'expérience mystique comme expérience de Dieu. « Je ne me propose jamais une thèse à démontrer », dit-il¹⁶. Bref, Bergson n'est pas de ces grands philosophes qui savent où ils veulent en venir. Ce fut un philosophe *vrai*, un philosophe à l'état pur.

Ayant refusé le lycée de Carcassonne, Henri Louis Bergson fut nommé, le 28 septembre 1883, professeur au lycée Blaise Pascal, à Clermont-Ferrand. À partir du 14 février 1884, il fut également chargé de cours à la Faculté. Il enseigna à Clermont jusqu'en août 1888, avant d'être nommé, le

6. Rapporté par J. Chevalier, *op. cit.*, p. 195.

7. Rapporté par Jean Guitton, *La vocation de Bergson*, Gallimard, 1960, p. 67.

8. *Ibid.*, p. 66. Bergson « a toujours éprouvé le besoin de marcher, de bouger, tandis que sa pensée s'élabore, et l'une de ses souffrances de l'École normale et du Collège de France fut de l'empêcher de marcher tout en enseignant » (Chevalier, p. 63).

9. D'après Guitton, p. 66. Un ancien élève de Politzer au lycée d'Évreux m'a conté que l'auteur de *La fin d'une parade philosophique : le bergsonisme*, scandalisa aussi le proviseur pour une affaire de chapeau. Une circulaire ayant requis que les professeurs vissent au lycée avec un couvre-chef, Politzer arbora une casquette d'ouvrier.

10. Cf. Gilbert Maire, « Les années de Bergson à Clermont-Ferrand avant les *Données immédiates de la conscience* », *Actes du X^e Congrès International de Philosophie*, vol. I, Amsterdam, 1949, p. 1208. Guitton, *op. cit.*, p. 77, écrit, à tort, « Bourcenne ».

11. Rapporté par Chevalier, *op. cit.*, p. 133.

12. *Ibid.*, p. 68.

13. Bergson, *Mélanges*, PUF, 1972. Avant-propos, p. VII.

14. *Tableau de la philosophie française*, Paris, Fontaine, 1946, p. 173 (rééd. Gallimard, coll. « Idées », 1972, p. 121).

15. Pierre Andreu cite Bergson écrivant à Sorel qu'il avait « toujours philosophé en dehors de toute arrière-pensée religieuse » (*Les Études bergsoniennes*, vol. II, Albin Michel, 1949, p. 225).

16. Rapporté par Chevalier, *op. cit.*, p. 39.

11 septembre 1888, professeur aux lycées Louis-le-Grand et Henri IV¹⁷. La dernière année, il eut comme élève Émile Cotton, après avoir eu, deux ans plus tôt, son frère Aimé. Leur père, Eugène Cotton, professeur de mathématiques « pures et appliquées », était, du reste, son collègue au Grand lycée, comme eux-mêmes allaient, plus tard, devenir ses collègues à l'Institut (mais ils furent, eux, de l'Académie des Sciences)¹⁸. Il nous reste des dissertations d'Aimé, corrigées par Bergson, et, surtout, l'intégralité du cours de philosophie de l'année 1887-1888, dans la rédaction d'Émile. Ce cours comprend les quatre parties traditionnelles – psychologie, logique, morale, métaphysique –, mais aussi des leçons d'histoire de la philosophie (le Conseil supérieur de l'instruction publique, qui venait de remanier le programme de philosophie, avait décidé que l'histoire de la philosophie serait en honneur « autant et plus que par le passé »¹⁹). Tel quel, ce cours correspond scrupuleusement au programme officiel. Bergson traite toutes les questions, et les traite comme elles doivent l'être pour des candidats au baccalauréat ès-lettres, c'est-à-dire avec ordre, cohérence et clarté, sans érudition inutile et sans effets de rhétorique. Il trouve sans effort la mesure qui convient au lycée. La note finale du programme officiel : « L'ordre adopté dans ce programme ne doit pas enchaîner la liberté du professeur »²⁰, laisse à l'enseignant une liberté dont Bergson n'use guère. Tout au plus fait-il passer le chapitre général sur la science et le chapitre sur les méthodes de la psychologie, du début à la fin, et préfère-t-il traiter à part les « Notions d'esthétique » (que le programme incluait dans la « Psychologie »). Bergson qui « s'est toujours beaucoup appliqué à exceller dans le genre commun »²¹, est un professeur de lycée si parfait qu'il paraît sortir du rêve d'un inspecteur général. Il a l'intelligence leibnizienne, qui ne méprise « presque rien »²², pas même, précisément, le manuel d'un inspecteur général. Ce manuel, en l'occurrence celui de Rabier, que Lagneau faisait mettre sous clef²³, il le consulte, y fait allusion. Et lorsqu'il observe que « la vue d'une personne peut modifier tout le cours d'une existence humaine »²⁴, n'allons pas voir là quelque chose comme un aveu, une émergence du moi intime, du moi profond. Rien de tel ! Ce n'est qu'un trait emprunté à la *Psychologie* de Rabier (p. 518). Bergson garde encore, dans un tiroir, les notes prises au cours de Benjamin Aubé, son professeur cousinien du lycée Condorcet. Il s'en est servi à Angers²⁵; peut-être les « facultés de l'âme », que l'on trouve encore dans le cours de Clermont, alors que le programme officiel les a éliminées²⁶, viennent-elles de là. Il a sur sa table le Rabier, mais aussi le *Traité élémentaire* de Janet ; et il fait grand usage de l'*Histoire de la philosophie* de Janet et Séailles²⁷ (histoire de la philosophie par problèmes, dont on n'a pas l'équivalent aujourd'hui). Au reste, il lit ces ouvrages un peu comme Montaigne lisait Diogène Laërce ; il leur doit des indications, des suggestions, mais il est avare de l'attention qu'il leur donne. Kant aussi faisait usage de manuels, qui fut Kant néanmoins. Le moi professoral de Bergson participait surtout de son moi superficiel. Dans le même temps où il enseignait au lycée Blaise Pascal, il rédigeait ses thèses : rappelons que l'Avant-Propos de l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* est daté de février 1888²⁸. Certes, sa méditation laisse des marques dans son enseignement – et des marques profondes, on va le voir –

17. On peut voir un fac-similé du *curriculum vitae* de Bergson dans le *Bergson* de Madeleine Barthélemy-Madaule, Éd. du Seuil, 1967, p. 20.

18. J'ai donné d'autres détails dans *L'aléatoire*, Éd. de Mégare, 1989. Appendice, p. 139-140.

19. Henri Marion, « Le nouveau programme de philosophie », *Revue philosophique*, t. X, juillet-déc., 1880, p. 418.

20. Cf. Marion, *ibid.*, p. 417.

21. Guitton, *op. cit.*, p. 65.

22. « Je ne méprise presque rien », disait Leibniz.

23. D'après Alain, *Souvenirs concernant Jules Lagneau*, Paris, Éd. de la nrf, 1925, p. 37. Cf. André Canivez, *Jules Lagneau, professeur de philosophie*, Publ. de la Fac. des Lettres de l'Univ. de Strasbourg, fasc. 148 et 148 bis, 1965, t. II, p. 363.

24. Cours, ms. Cotton, p. 69.

25. D'après Guitton, *op. cit.*, p. 53. Cf. Chevalier, *op. cit.*, p. 38, 56-57.

26. Dans le programme officiel, « il n'est plus question de ces facultés, trop souvent présentées comme des entités distinctes, ou données pour des explications » (H. Marion, *l.c.*, p. 423). Bergson, tout en maintenant la notion, souligne précisément que les facultés ne doivent pas être conçues comme des « entités distinctes ».

27. Élie Rabier, *Leçons de philosophie*, Paris, Hachette, 1884 ; Paul Janet, *Traité élémentaire de philosophie*, Paris, Delagrave, 1880 ; Paul Janet et Gabriel Séailles, *Histoire de la philosophie – Les problèmes et les Écoles*, Paris, Delagrave, 1887.

28. « Mon *Essai sur les données immédiates* a été élaboré et écrit de 1883 à 1887 » (Bergson à Théodule Ribot, 10 juillet 1905, dans *Mélanges*, p. 657).

, mais qui ne brise jamais le cadre d'une leçon de classe terminale. Autre chose est fonder la philosophie de l'avenir, autre chose est préparer des élèves au bachot. Bergson fait les deux, dans une dissociation d'ailleurs nullement schizophrénique, car elle est absolument voulue et contrôlée. Il se possède si bien !

Lisons maintenant le cours de *Psychologie*. On est tout étonné et ravi, car on s'attendait à trouver Rabier et on trouve Bergson. Car même lorsque ce qu'il dit n'est guère original, la manière de le dire, qui enveloppe toujours je ne sais quelle sûreté de jugement, quelle sorte de discrète autorité, cette manière n'appartient qu'à lui. À dire vrai, de l'argument d'autorité, il ne se sert jamais. Les seuls maîtres auxquels il faut rendre les armes sont l'expérience et le raisonnement. Quant à raisonner, chacun le peut ; et chacun aussi peut faire l'expérience de soi-même. Le professeur invite chacun à vérifier son propos au fur et à mesure : « nous renverrons chacun à sa conscience », « que chacun de nous consulte son expérience personnelle », etc.²⁹. Car la conscience ne nous trompe jamais ; son témoignage est « indiscutable »³⁰. Si la conscience nous trompait, à quoi se fier ? Il n'y aurait aucune vérité possible. Ma conscience me dit que je suis libre. Je le suis donc réellement. Si je suis libre, je ne suis pas une simple partie de la nature. Les événements de mon âme ne sont pas la doublure d'événements cérébraux. Le parallélisme psychophysiologique est faux. L'âme est d'un autre ordre que le corps. Elle agit par elle-même. Elle est l'auteur de ses choix. C'est une « force libre »³¹. Le moi s'apparaît à lui-même comme un « empire dans un empire »³², et c'est précisément ce qu'il est. De là de multiples refus : du déterminisme psychologique ; des explications associationnistes – qui ne valent que pour le moi superficiel – ; du positivisme – pour qui il n'y aurait que des faits psychologiques et point d'âme – ; du matérialisme – celui de Moleschott et de Vogt qui font de la pensée une sécrétion du cerveau, comme celui de Ribot qui explique le souvenir par des traces cérébrales – ; de l'empirisme de la « table rase » – qui méconnaît les exigences propres de l'esprit. Unité profonde de ce cours, où tous les chemins, sans qu'il soit besoin de le dire, mènent à l'affirmation de l'esprit et de la liberté. Mais on sait, d'autre part, que les deux premiers chapitres de la thèse n'ont été écrits que « pour servir d'introduction au troisième »³³, où est démontrée la liberté. Le cours et la thèse aboutissent au même point, et, à cet égard, Bergson est autant lui-même dans l'un que dans l'autre. Dans le cours comme dans la thèse, la liberté se présente comme inégale à elle-même, car le moi n'est que rarement l'unique auteur de ses actes : il y a des « degrés dans la liberté »³⁴. Mais si, de la non-liberté à la liberté, il n'y a pas de saut, mais un progrès continu en perfection, et toutes les transitions entre le rapport inauthentique et le rapport authentique à soi-même, c'est toute la vie psychologique qui doit être pensée avec cette notion de « degré ». Moins on est libre, moins aussi l'on est conscient, et l'on doit reconnaître des « degrés de conscience », une « multitude de degrés », tellement qu'« à certains moments, cette conscience est si faible qu'elle équivaut à l'inconscience »³⁵. « Inconscience » : le mot est rarement employé, et la notion d'inconscience psychologique n'est pas encore reçue. Bergson préfère parler de « subconscience », de « semi-conscience »³⁶ (*cf.*, dans la thèse, « [...] sentiments et idées, non point inconscients sans doute [...] »³⁷). Même entre le fait psychologique passé et sa représentation, il ne voit qu'une différence de degré³⁸. Sur ce point comme sur d'autres, comme l'attention aux notions de « prédisposition », de « virtualité » (et sans doute avons-nous ici la vraie raison pour laquelle Bergson garde la notion de « faculté »), se montre une grande familiarité avec la pensée de Leibniz. C'est dire que les « degrés » que discerne Bergson seront des degrés de perfection, et non des degrés

29. Cours, ms. Cotton, p. 164, 352. *Cf.* p. 158 : « Chacun de nous n'a qu'à faire appel à son expérience personnelle ».

30. *Ibid.*, p. 352. *Cf.* p. 500 : « le témoignage de la conscience est toujours vrai ».

31. *Ibid.*, p. 324.

32. *Ibid.*, p. 325.

33. Avant-Propos de *l'Essai*...

34. Cours ms. Cotton, p. 312, 348 ; thèse, p. 125 (Éd. du Centenaire, p. 109).

35. *Ibid.*, p. 85, 460.

36. *Ibid.*, p. 141, 169, 176.

37. p. 127 (Éd. du Centenaire, p. 112)

38. Cours, ms. Cotton, p. 161.

de complication. Le matérialisme s'accommode de ceux-ci, et même s'en sert. De ce fait, il ne peut que méconnaître la nouveauté qui intervient dans le monde avec la vie psychologique. Il accordera une valeur universelle au principe de la conservation de l'énergie. Il ne verra pas que la conscience, chez les êtres vivants (pas seulement chez l'homme, car les animaux sont conscients, bien qu'à de moindres degrés que l'homme), peut sans doute « créer de la force »³⁹. Cette force propre de la conscience, c'est déjà l'« énergie spirituelle » – un terme que Bergson empruntera peut-être à Izoulet⁴⁰.

On le voit : de la psychologie, Bergson passe aisément à la métaphysique. L'Avant-Propos de la thèse l'observe du reste : le problème de la liberté est « commun à la métaphysique et à la psychologie ». Bergson, du temps où il passait l'agrégation, de son propre aveu, « dédaignait » la psychologie⁴¹ – celle des Ribot, des Mill, des Spencer. C'est à Clermont qu'il découvrit une autre psychologie⁴², celle qui est une vraie introduction à la vie de l'esprit – non que la psychologie associationniste soit tout à fait fautive, mais elle est « exagérée », dit Bergson, selon un terme qu'il affectionne ; elle n'est que la moindre partie de la vérité. La vraie psychologie est l'antichambre de la métaphysique. Que cherche la métaphysique ? Alors que la science s'en tient aux phénomènes, la métaphysique cherche : « 1° S'il y a quelque chose derrière les phénomènes ; 2° en quoi cette chose consiste, si elle existe »⁴³. Or, « le philosophe sait bien que toutes choses sont connues à travers l'esprit »⁴⁴ ; c'est pourquoi « l'étude de l'esprit humain s'impose d'abord »⁴⁵. Et, certes, la psychologie n'a affaire, comme toute autre science, qu'à des phénomènes⁴⁶ ; mais ce sont les phénomènes par lesquels l'esprit se manifeste, et se manifeste à lui-même, qui sont l'automanifestation de l'esprit.

Cela étant, Bergson ne sera pas de ces professeurs qui négligent le cours de métaphysique. Il s'y applique, et c'est manifestement celui qu'il fait avec le plus de plaisir. C'est aussi le plus bergsonien, celui où les refus que lui inspire son « démon » socratique sont le plus entiers, et ses avancées vers un spiritualisme non idéaliste les plus nettes. On y sent la conviction en la « force active »⁴⁷ de l'intelligence (non encore opposée à l'intuition⁴⁸), qui ne serait pas elle-même, qui ne serait pas une force, si elle ne pouvait même pas nous faire sortir de nous-mêmes, ainsi que le prétendent aussi bien l'idéalisme allemand (kantien) que le phénoménisme anglais. Le point de départ est la façon dont l'âme se manifeste à elle-même, à savoir comme une force « libre » et « immatérielle »⁴⁹. À partir de là, on fera effort dans deux directions : négative ou d'opposition, d'une part, positive ou d'exploration, de l'autre. D'une part, il faut refuser tout ce qui voudrait expliquer l'âme, ou l'esprit, par autre chose, comme les états du cerveau, par exemple. C'est ainsi que le matérialisme, de Démocrite à Büchner en passant par La Mettrie, ramène la pensée et les états de l'âme à des mouvements moléculaires⁵⁰ ; et l'évolutionnisme lui-même, celui de Spencer comme celui de Haeckel, penche, « en un certain sens »⁵¹, du côté du matérialisme. Or, entre les mécanismes cérébraux, ou autres processus vitaux, et le moindre phénomène de conscience, il y a cet « abîme infranchissable » reconnu par le grand physiologiste Du Bois-Reymond dans un

39. *Ibid.*, p. 337.

40. « L'énergie spirituelle d'un peuple a nécessairement deux pôles : la religion et la science », dans *L'âme française et les Universités nouvelles selon l'esprit de la Révolution*, Paris, A. Colin, 1892, p. 16 ; cf. p. 23 (Jean Izoulet est le traducteur des *Representative men* d'Emerson, sous le titre *Les Sur-Humains*, A. Colin, 1895).

41. « Vous dites que je "haïssais" la psychologie : "dédaignais" serait plus exact » (rapporté par Chevalier, *op. cit.*, p. 73).

42. *Ibid.*, p. 57.

43. Cours, ms. Cotton, p. 1355.

44. *Ibid.*, p. 1382

45. *Ibid.*

46. *Ibid.*, p. 1.

47. *Ibid.*, p. 270

48. Qui d'ailleurs n'est que la forme supérieure de l'intelligence : « je n'ai fait que restaurer, sous le nom d'intuition, la véritable intelligence, qui n'est pas celle qui discourt, mais celle qui voit » (rapporté par Chevalier, p. 200).

49. Cours, ms. Cotton, p. 1284.

50. *Ibid.*, p. 1287.

51. *Ibid.*, p. 1288.

« opusculé resté célèbre »⁵². Au reste, si l'on refuse de réduire l'esprit à ce qui n'est pas lui, il faut aussi refuser de réduire la vie à ce qui n'est pas elle, c'est-à-dire des forces physico-chimiques. Il faut reconnaître, dans le principe de vie, un « principe *sui generis* »⁵³, qui, d'ailleurs, comme principe interne inépuisé, est si proche du principe spirituel que l'on peut, malgré le vitalisme (dualiste), les dire identiques. Dans la conception même de la matière, l'on choisira le dynamisme, la notion de force nous étant, de par le sentiment de l'effort, plus intelligible que celle de mouvement – sans compter que celle-ci est « fertile en contradictions »⁵⁴, comme Zénon l'a vu.

Mais assurer l'autonomie de l'esprit, et de sa condition la vie biologique, contre les tendances réductionnistes, ne suffit pas. Ce n'est là que la partie négative de la métaphysique. Il appartient à la métaphysique positive de s'avancer aussi loin que possible, par le moyen du raisonnement interprétant l'expérience, dans la connaissance transphénoménale du réel. Ainsi seulement elle pourra répondre aux questions dernières, et peut-être donner droit de cité à la religion naturelle. Jusqu'où l'intelligence métaphysicienne peut-elle aller ? Affirmera-t-elle l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme ? Bergson, ici, se heurte une nouvelle fois à Kant. Celui-ci, certes, a bien vu que « la preuve ontologique est la preuve spéculative par excellence, et qu'elle intervient subrepticement dans toutes les preuves de l'existence de Dieu » : « voilà qui est incontestable »⁵⁵. Mais il n'a pas vu la signification, et donc la force, de la preuve ontologique, qui n'ont pas échappé au profond Leibniz. Car, si l'on doit reconnaître, dans tout l'univers, des degrés de perfection, qu'est-ce à dire, sinon que « la beauté, la bonté, la perfection sont, en dernière analyse, la raison d'être des choses ». Mais alors, « la perfection absolue doit exister, en vertu de son essence même ». Dieu existe, « comme dit Leibniz », « par cela seul qu'il est possible »⁵⁶. La preuve ontologique traduit, au niveau des idées, une aspiration au bien, à la perfection, qui est au fond de toutes les inclinations humaines. Cette même aspiration dispose à admettre une « preuve morale » de l'existence « d'un juge suprême infiniment bon » et d'une justice absolue⁵⁷. En cette vie, la confiance en la bonté de Dieu exclut le pessimisme. La bonté fondamentale du réel créé ne permet pas de parler d'un mal « absolu », que ce soit la souffrance ou la mort. On rejettera toutefois, aussi bien que le pessimisme de Schopenhauer et d'Édouard de Hartmann (le « plaisir qu'on éprouve à vivre »⁵⁸ suffit à le réfuter), l'optimisme un peu trop facile d'Azaïs ou de Buckland⁵⁹ ; même l'optimisme de Leibniz est « exagéré ». Car les difficultés de la vie, la souffrance, sont réelles. Simplement, à côté du mal, la Providence « a mis le remède » – l'effort, la résignation. De notre immortalité, enfin, nous avons, « en un certain sens »⁶⁰, conscience, car nous ressentons vivement la contradiction entre notre idéal de perfection et notre incapacité de l'atteindre, et, par là même, nous sommes avertis qu'il doit y avoir, de cette antinomie, une solution qu'apporte non pas l'immortalité impersonnelle d'un certain panthéisme, mais bien la notion d'une immortalité personnelle.

52. *Ibid.*, p. 332 (et p. 79). Il s'agit du discours « Sur les limites de la connaissance de la nature », *Ueber die Grenzen des Naturerkenntnis*, Leipzig, 1873, traduit dans la *Revue scientifique* du 10 octobre 1874 sous le titre : « Les bornes de la philosophie naturelle ». La conscience, à sa première apparition, à son premier degré, est déjà inexplicable : « Avec la première impression de plaisir ou de douleur qu'éprouva l'être le plus simple, au début de la vie animale sur la terre, s'ouvrit un abîme infranchissable » (cité par Lange, *Histoire du matérialisme et critique de son importance à notre époque*, trad. B. Pommerol, Paris, 1877, 2^e éd., 1910, t. II, p. 151).

53. Cours, ms. Cotton, p. 1270

54. *Ibid.*, p. 1255.

55. *Ibid.*, p. 1306.

56. *Ibid.*, p. 1307.

57. *Ibid.*, p. 1308.

58. *Ibid.*, p. 1335.

59. Selon Azaïs (1766-1845), qui eut une courte renommée vers 1827-1830, « il y a une succession équitable dans les vicissitudes du sort de l'homme, un balancement continu dans les diverses conditions et les divers événements qui constituent sa destinée » : tel est le « système des compensations », qui « serait tombé dans l'oubli », dit Émile Charles, « si l'on n'avait gardé le souvenir des railleries qui l'accueillirent » (*Dictionnaire de Franck*, art. « Azaïs »). – Du Rév. D^r William Buckland, l'ouvrage *La géologie et la minéralogie dans leurs rapports avec la théologie naturelle* avait été traduit par L. Doyère (Paris, Crochard, 1838, 2 vol.). Buckland y dit son admiration pour Cuvier, « illustre auteur » qui « nous démontre l'action d'une sagesse providentielle ».

60. Cours, ms. Cotton, p. 1349.

Dans son « Rapport sur l'enseignement de la philosophie dans l'enseignement secondaire », Paul Janet interroge :

« Croit-on que les familles puissent donner leur confiance à l'Université, s'il n'y a pas un accord tacite qui les garantit que la liberté individuelle du professeur ne passera pas certaines limites et qu'il ne s'éloignera pas trop du niveau d'idées moyennes sur lesquelles jusqu'ici ont reposé les sociétés »⁶¹.

On peut être assuré que Bergson ne s'éloigne guère du niveau d'idées moyennes sur lesquelles repose la société clermontoise. Ce n'est pas un hasard, dit Janet, si « nos programmes se terminent par la religion naturelle »⁶². À bon entendeur, salut ! Et n'oublions pas le devoir : « Il ne peut y avoir pour un État d'autre loi que la loi du *devoir*, ni d'autre philosophie que celle qui rend possible une morale du devoir »⁶³. Bergson n'oublie rien : ni la religion naturelle, ni les devoirs envers la patrie, ni les devoirs envers Dieu. Pour être le professeur accompli dont rêvent les autorités et les familles, il n'a ni effort, ni concession à faire, ni compromis à passer : il n'a qu'à être lui-même. Patriote, il l'est d'une manière sincère et profonde, comme Lachelier, ou Boutroux, ou Lagneau⁶⁴. Quant à conclure le cours de métaphysique par le théisme et la religion naturelle, cela ne coûte rien à sa conscience philosophique. Car c'est bien du théisme et de la religion naturelle qu'il se sent philosophiquement le plus proche. Non qu'il leur donne une adhésion entière, comme s'il avait atteint, dans ce domaine, la certitude. Mais entre le vrai et le faux, il y a tous les degrés du probable. « Tendre vers la certitude par une accumulation de probabilités »⁶⁵, telle est la méthode de Bergson. Il livre au public, dans ses écrits, ce dont il est à peu près certain⁶⁶. Mais, autour du cercle du certain, s'étend le probable – qui se dégrade jusqu'à l'improbable.

Au centre du cercle sont les thèses sur la durée concrète, l'imprévisibilité des faits psychologiques⁶⁷, la liberté ; dans la zone du probable : l'existence de l'être parfait, l'immortalité de l'âme ; dans l'improbable et tirant vers le faux, les conceptions panthéistes, matérialistes. On voit le rapport entre la thèse et le cours : ils se rejoignent sur ce qui est certain ; mais le cours déborde la thèse de toute la région du probable. C'est de cette région que viendront plus tard les incitations à la recherche, jusqu'à ce que l'expérience mystique donne à Bergson une base positive à ce vers quoi il inclinait, dont il avait le pressentiment.

L'intérêt de ce cours, et d'autres cours analogues de Bergson, est de donner plus d'extension à cette zone du probable que, dans les ouvrages publiés, son esprit de rigueur l'obligeait à restreindre. Ils sont comme le halo autour du foyer.

M. CONCHE
Hon. Université de Paris

61. Rapport publié par Jean-Louis Dumas sous le titre : « L'enseignement de la philosophie en 1880 », *Revue de l'enseignement philosophique*, février-mars 1975, p. 49-60. Cf. p. 57.

62. *Ibid.*, p. 58.

63. *Ibid.*

64. « Bergson m'a dit que Boutroux avait toujours été un grand patriote » (I. Benrubi, *Souvenirs sur Henri Bergson*, Neuchâtel, Éd. Delachaux & Niestlé, 1942, p. 94). Lagneau « ne put jamais penser à la Lorraine sans un frémissement douloureux » (Canivez, *op. cit.*, t. II, p. 378). Voir aussi l'admirable lettre de Jules Lachelier sur la mort au champ d'honneur de son petit-fils (« [...] le sacrifice qu'il a fait de sa vie pour son pays vaut mieux en soi que cette vie même [...] », lettre du 15 juillet 1916, dans *Lettres*, 1856-1918, 1933, h.c.).

65. Rapporté par Chevalier, *op. cit.*, p. 70.

66. Cf. à propos des *Deux Sources* : « Je suis plus sûr de ce que j'y dis que de ce que je dis dans *l'Évolution créatrice* » (*ib.* p. 155).

67. « Il est absolument impossible de prévoir quoi que ce soit dans le domaine des faits psychologiques » (cours, ms. Cotton, p. 14).